

# GUILLAUME MANIER ET L'ESPAGNE DE SON TEMPS (1726): RELIGIOSITÉ ET PATRIOTISME\*

*Guillaume Manier and Eighteenth Century Spain (1726):  
Religiosity and Patriotism*

Ignacio IÑARREA LAS HERAS\*\*

Universidad de La Rioja

## **Résumé**

Dans le présent travail on veut montrer quelle vision de l'Espagne du XVIII<sup>e</sup> siècle, au-delà du culte de saint Jacques, nous offre un pèlerin français appelé Guillaume Manier dans son récit intitulé *Voyage d'Espangne* (1736). Il a visité Compostelle en 1726. Mais après il est allé à Oviedo et à Madrid et est retourné en France après avoir traversé la Navarre. Pendant son séjour en Espagne, Guillaume Manier ne parle pas seulement de son pèlerinage. Il s'intéresse aussi à de nombreux aspects de ce pays qui n'ont rien à voir avec l'univers du culte de saint Jacques: les femmes, la manière de s'habiller, la gastronomie, les paysages, etc. Mais il y en a surtout deux qui méritent plus d'attention, parce qu'ils reflètent d'une manière très claire la mentalité et la sensibilité des Espagnols aux premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle: la religiosité et le patriotisme. Curieusement, on pu constater que Guillaume Manier, quand il parle de l'Espagne et des Espagnols (d'une manière neutre, sans préjugés), montre aussi une espèce de reflet inversé de soi-même et de son propre pays.

*Mots-clé:* pèlerin de saint Jacques, voyage en Espagne, religiosité espagnole, patriotisme espagnol, XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

\* Cette publication est liée au projet n° 2009/01 du programme FOMENTA de bourses pour des projets de recherche, intégré dans les Plans de La Rioja d'I+D+I. Convocation 2009. Gouvernement Autonome de La Rioja. Département de l'Éducation, de la Culture et du Sport.

\*\* L'auteur appartient au Centro de Investigación en Lenguas Aplicadas (CILAP) de l'Université de La Rioja. Correo electrónico: ignacio.inarrea@unirioja.es Fecha de recepción del artículo: 4 de diciembre de 2012. Fecha de aceptación: 6 de marzo de 2013.

## Abstract

The present paper shows the perspective of eighteenth century Spain taken by a French pilgrim, Guillaume Manier, in his story *Voyage d'Espangne* (1736), perspective which goes far beyond the worship of St. James. This Guillaume Manier went to Santiago de Compostela in 1726. After this long journey, he went to Oviedo and Madrid, returning to France via Navarre. During his stay in Spain, Guillaume Manier talks not only about his pilgrimage, but he also shows interest in several other aspects not related to Saint James universe such as women, clothing, gastronomy, landscape and scenery, etc. Especially two aspects are worth more attention, since they clearly reflect Spanish mind and sensibility in the first decades of the eighteenth century: religiosity and patriotism. Curiously enough, Guillaume Manier, while talking about Spain and Spaniards, in a neutral and prejudice-free way, shows a kind of inverted reflection of himself and his own country.

*Key words:* Saint James's way pilgrim, journey around Spain, Spanish religiosity, Spanish patriotism, 18<sup>th</sup> century.

## INTRODUCTION

Guillaume Manier (1702 - ?) a été un tailleur français, originaire de Carlepont, localité située en Picardie. Il a entrepris le pèlerinage de Compostelle en août 1726, avec trois amis. Dix ans plus tard, il a écrit un récit de cette aventure, le *Voyage d'Espangne*.<sup>1</sup> La lecture de cette œuvre montre que ce voyage dépasse sa dimension strictement religieuse. On peut y voir un portrait assez riche de l'Espagne de l'époque, et non seulement une description de la route vers Saint-Jacques. De cette manière, il faut apprécier chez Guillaume Manier deux aspects clairement différents. D'un côté, il est un pèlerin qui accomplit son voyage pour visiter la tombe de l'Apôtre. Donc, il suit, en France et en Espagne, les routes connues depuis très longtemps par tous les *jacquets*.<sup>2</sup> Il loge dans les hôpitaux destinés à ceux-ci, dans les différentes étapes où il s'arrête. On peut mentionner, parmi d'autres, l'hôpital de Burgos et les hôpitaux de Saint-Marc et de Saint-Antoine, tous les deux à León.<sup>3</sup> Il visite les sanctuaires qu'on ne doit pas négliger tout au long de ce parcours (Bordeaux, Santo

---

1 Vid. Manier (1890).

2 Ces routes sont, fondamentalement, la *via Turonensis* (en France), la route entre Bayonne et Burgos, le *Camino Francés* traditionnel (de Burgos à Saint-Jacques), l'itinéraire entre Compostelle et Oviedo et le trajet entre Oviedo et León.

3 Vid. Manier (1890: 64-65 et 115-116).

Domingo de la Calzada, Burgos, Oviedo, etc.)<sup>4</sup> Une fois à Compostelle, il se confesse, communie et obtient les documents qui attestent la pratique de ces deux sacrements et la réalisation du pèlerinage.<sup>5</sup> Mais, d'un autre côté, il observe et s'intéresse (au cours de cet itinéraire vers Compostelle et aussi postérieurement, quand il va à Madrid et entreprend le retour en France) à des éléments de la vie espagnole de l'époque qui sont étrangers à l'univers du culte de saint Jacques. Il admire la beauté et observe l'habillement des femmes, quand il passe par Irún<sup>6</sup> ou aussi quand il traverse la Castille.<sup>7</sup> Il apprécie certaines manifestations de la gastronomie espagnole. Par exemple, à Mansilla de la Mulas (village situé dans la province actuelle de León) il connaît le poivron<sup>8</sup> et dans la ville de León il peut goûter au vin de la région.<sup>9</sup> Quand il passe par le territoire de la province de Valladolid, il fait l'éloge du paysage qu'il voit.<sup>10</sup> De temps en temps, quand il faut acheter quelque chose, il établit des équivalences entre la monnaie espagnole et la monnaie française.<sup>11</sup>

4 Vid. Manier (1890: 36-37, 53-61 et 102-110).

5 Vid. Manier (1890: 74-76).

6 Vid. Manier (1890: 47).

7 «Dans ces quartiers est un beau sexe habillé proprement: taille fine, les manches de leurs chemisettes justes comme celles des hommes en France, leurs poignets de chemise garnis de dentelle noire et sur le tour de la gorge et col, ce qui les fait paraître blanches comme albâtre, quoiqu'elles le soient d'elles-mêmes. Les dames ont des chemises fines garnies de haute dentelle par en bas, d'un demi-pied de haut». (Manier, 1890: 63).

8 «Ce fut en cette ville, où nous y avons vu pour la première fois des cosses, en façon de ces grosses gohettes rouges ou haricots que nous voyons en France, qui ne se plantent que par curiosité. C'est poivron, que l'on appelle en Espagne. Il y en a de toutes sortes de couleurs, des rouges, jaunes, noirs, ainsi des autres. La propriété que cela a, c'est que l'on met cela dans la soupe. Cela donne un goût charmant, comme du poivre. Voilà d'où qu'ils les appellent poivron, et pour les garder l'hiver, ils les font confire dans le vinaigre [...] Et ils mangent cela avec du pain seul aussi». (Manier, 1890: 63-64).

9 «La méthode de ce pays pour mettre le vin, c'est dans la peau de bouc apprêtée pour cela. Le robinet est la patte du bouc [...] On se sert de gobelets de bois pour boire. Plein un de ces gobelets de vin vaut deux liards, qui vaudrait bien dix sols en France, pour l'excellence et la qualité de ces vins qui ne sont pas falsifiés. Quand quelqu'un va pour boire, comme au cabaret, l'on s'accroupit; et la cabaretière ou autre ne quitte pas le cul du bouc de vin, que vous n'en ayez bu votre suffisance, qui ne dure pas longtemps, parce que vous êtes ivre pour 6 liards». (Manier, 1890: 66-67).

10 «Toutes les campagnes de ces environs sont plates, unies, belles, fructueuses, odoriférantes pour toutes les bonnes herbes qui y viennent». (Manier, 1890: 118).

11 Ainsi, par exemple, Manier raconte qu'après avoir quitté Compostelle, dans la localité de Meira, «nous fûmes chez un gentilhomme, qui nous a donné chacun une *escudelle* [escudilla] de vin, du bouillon et du pain, et 4 réal de plate [argent] à un de nous, nommé La Couture, pour lui acheter des souliers. Cela fait en argent de France 36 sols». (Manier, 1890: 98).

Mais il y a surtout deux aspects de l'Espagne de l'époque qui méritent une attention spéciale. Le premier est constitué par la réalisation habituelle de pratiques pieuses et de rites religieux par l'Église et par le menu peuple. Le pèlerinage de Compostelle n'a ici aucune présence. Le deuxième est un événement concret, qui fait partie des aléas politiques du moment en Europe et dont parlera par la suite. Tradition enracinée et actualité (plus ou moins récente) apparaissent dans l'œuvre de Manier comme des manifestations de deux caractéristiques de la mentalité du peuple espagnol au premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle: sa religiosité et son sentiment patriotique.

## 1. LA RELIGIOSITÉ ESPAGNOLE

Dès son entrée en Espagne, Manier peut apprécier l'importance que les Espagnols accordent à la réalisation des prières. C'est une obligation qu'il ne faut pas négliger, même si l'on est étranger. Quand il arrive à Irun, il peut voir que «quand on sonne *l'angelus* dans ces pays, en tel endroit que l'on se trouve, faut se mettre à genoux. Ils y font mettre les étrangers, même de force, en cas de résistance». (1890: 47-48).

Après avoir visité Compostelle et Oviedo, Manier et ses camarades se dirigent à Madrid. C'est dans le territoire de Valladolid qu'ils assistent, dans une localité qui n'est pas identifiée, à la bénédiction des *obladas*, c'est-à-dire des pains qu'on élabore et qu'on offre aux pauvres en souvenir des défunts. Manier parle de cette habitude, et décrit également la manière dont les hommes et les femmes se situent dans l'église le dimanche, quand on entend la messe:

Par tous les environs de ces pays, dans les villages, se fait des petits pains d'une livre qu'ils appellent *pains des trépassés*. Ils le portent le dimanche à l'église, le mettent par terre, devant eux, avec un pain de bougie qu'ils font brûler auprès, du moins les femmes. Elles sont accroupies, parce que ce n'est pas la méthode d'avoir des bancs. Les hommes sont dans un pupitre, haut, élevé au fond de l'église, avec le magister qui y chante.

Le prêtre faisant l'eau bénite, va bénir ces pains à chacune de ces femmes, puis elles les remportent chez elles, en font aumône aux pauvres. (1890: 118-119).

Mais Manier montre après un étonnement amusé, quand il entend les hommes chanter. En plus, au moment de la consécration du pain et du vin, l'attitude extrêmement dévote des fidèles lui cause aussi une considérable surprise:

Les hommes sont à chanter tous ensemble, d'une façon à vous faire rire, qu'il semble, sans comparaison, que c'est le sabbat en l'air. Et quand l'on lève

Dieu, ils battent leur estomac de leurs poings, tous ensemble, d'une manière qu'il semble que ce sont tous les tambours d'une armée qui roulent. (1890: 119).

Au XVII<sup>e</sup> siècle, Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, comtesse d'Aulnoy (1651-1705) rapporte dans sa *Relation du voyage d'Espagne* exactement la même expérience que Manier, quand elle se trouve à Madrid. La scène qu'elle voit lui fait peur: «Lorsqu'on leve Nôtre Seigneur, les Femmes & les Hommes se donnent chacun une vingtaine de coups de poing dans la poitrine; ce qui fait un tel bruit, que la première fois que je l'entendis, j'ûs une grande frayeur, & je crûs que l'on se battoit». (1691, vol. 2: 291).<sup>12</sup>

Manier raconte ensuite qu'il a assisté avec ses camarades à la messe dans un autre village castillan (dont il ne donne pas non plus le nom) et que la manière de prêcher du curé, excessivement gesticulant, a aussi provoqué leur rire. Ils ont été obligés de partir en vitesse, pour ne pas souffrir la furie des paroissiens:

Bref, il s'agit de dire qu'un jour entre autres, étant dans un village [...], à la messe de *Requiem* qui se disait pour lors, le prêtre, ayant fait l'offrande, monte en chaire et prêche d'une façon, qui a excité mes camarades et moi à rire d'une force extraordinaire, de sorte que je me suis aperçu de la colère de quelques habitants, qui se sont détachés plusieurs de l'église pour accourir après nous. N'eût été la fuite que nous avons prise subtilement, nous aurions payé la folle enchère, pour les grimaces et contorsions que le moine prédicateur faisait. Il aurait excité les plus sérieux à rire. (1890: 119).

On déduit du récit de Manier que toutes ces habitudes pieuses n'existaient pas en France. En plus, la réaction violente des villageois aux rires des voyageurs français permet de supposer que leur manière de vivre et sentir la foi religieuse est profonde et sincère. De toute façon, on pourrait y voir un penchant à l'intolérance, à un certain fanatisme. Mais il est possible également qu'elle soit une certaine démonstration d'hypocrisie ou (du moins) d'affectation, si l'on croit ce que dit Mme d'Aulnoy sur la pratique de la prédication à la messe par les curés espagnols et, surtout, sur la manière dont ils sont écoutés par les paroissiens:

Il y peu de grands Predicateurs [en Espagne]: il s'en trouve quelques-uns qui sont assez pathétiques; mais soit que ces Sermons soient bons ou mauvais, les Espagnols qui s'y trouvent s'y frappent la poitrine de tems en tems, avec une ferveur extraordinaire, interrompant le Predicateur par des cris douloureux de

12 Vid. Manier (1890: 119, n. 2).

componction. Je crois bien qu'il y en entre un peu; mais assurément beaucoup moins qu'ils n'en témoignent. (1691, vol. 3: 348-349).<sup>13</sup>

L'auteur inconnu du texte intitulé *État politique, historique & moral du Royaume d'Espagne l'an MDCCLXV* est beaucoup plus sévère dans ses jugements sur les sermons et les célébrations religieuses en Espagne. D'après lui, en Espagne, on ne fait pas vraiment attention aux sermons et on donne beaucoup plus d'importance à l'apparence de pitié:

Le fonds de la Religion, la croyance, est absorbée par les pratiques pieuses et le Culte extérieur [...].

Leurs Sermons et leurs Instructions Pastorales auxquelles [...] j'ay souvent assisté, sont des amas d'absurdités, d'idées fausses et grossières, de fables ridicules et indécentes, de grosses Héresies et même d'impiétés: tout cela est égal. Chaque Espagnol dit son Rosaire, n'écoute pas le Prédicateur et ne réveille son attention qu'au nom de Jesus ou de Marie, auquel il fait une grande reverence chaque fois que le Moine le mêle dans les impertinences qu'il débite [...].

Les Ceremonies de l'Eglise sont beaucoup plus chargées de magnificence, de dignité et de momeries que celles des autres Catholiques. Dans nulle autre partie de l'Europe on ne fait descendre Dieu sur terre avec autant de pompe, de compliments, de reverences et de politesse affectée. (Anonyme, 1914: 464-466).

L'opposition très marquée entre le rire des voyageurs français et la colère des paroissiens espagnols permet aussi de présumer que ceux-la, malgré leur condition de pèlerins de Compostelle, ont une religiosité plus tiède. On pourrait peut-être y voir une manifestation concrète, individuelle, du phénomène de refroidissement de la foi religieuse qui se développe en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, et qu'on connaît sous le nom de déchristianisation: «Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, une critique radicale de la religion s'installe qui conduit progressivement à un détachement à l'égard du christianisme. L'évolution n'est pas passée totalement inaperçue des contemporains, qu'ils la déplorent ou s'en réjouissent». (Caire-Jabinet, 2000: 83).<sup>14</sup>

Le 8 décembre 1726, Manier et ses amis ont l'occasion d'assister à Madrid à une autre manifestation typique de la religiosité espagnole: la célébration d'une procession dans la rue. Dans ce cas, il s'agit de celle qui est consacrée à l'Immaculée Conception:

13 Vid. Manier (1890: 119, n. 2).

14 Vid. aussi, à ce sujet, Loupès (1993: 149-221), Brian et Le Gall (1999: 119-135) et Caire-Jabinet (2000: 63-91).

Dans le moment que nous étions à considérer cette place [la Plaza Mayor de Madrid], il est venu à passer une procession, que je veux expliquer ici l'ordre qu'elle tenait.

Dans cette procession se portait une vierge. Il y avait, tant chanoines que moines de différents ordres, bien deux cents. Il y avait dix-huit croix d'argent et quatre d'or. Il y avait quarante-quatre chandeliers d'argent. Tous ceux qui portaient chape étaient en grand nombre. Ils avaient tous chacun un reliquaire à la main. Il y avait dix ou douze étendards. Après cela, est passée la vierge avec une couronne d'argent doré sur la tête. Elle était couchée de son long. A chacun de ses côtés, était une longue couronne, le long de son corps, avec des rayons et brillants, le tout en argent doré. (1890: 132).

L'écrivain à qui l'on doit l'*État politique, historique & moral du Royaume d'Espagne l'an MDCCLXV* déteste les processions. Il les voit comme une particularité exclusive de l'Espagne et comme un moyen efficace de manipulation du peuple par ses gouverneurs. En plus, il ne faut pas oublier qu'elles ont aussi une grande valeur comme ressource économique:

Les Processions sont extravagantes. On porte des figures de Geants et de Monstres qui prouvent que la Chevalerie et le merveilleux sont la baze de tous les miracles des Saints Chretiens [...]. On voit dans ces processions des Mascarades d'Anges, de Demons, de saints et d'Apotres. Tous ces signes de superstition ne sont plus regardés dans le reste de l'Europe qu'avec indifferance et mépris, comme des vieux abus qu'on laisse subsister par Politique, parce que ce sont des Spectacles qui attirent et occupent le Peuple, dont le Concours occasionne une circulation d'argent qui fait un profit réel à chaque Ville qui a le bonheur d'avoir une Procession fameuse. (Anonyme, 1914: 466).

Jacques-Laurent-Pierre-Charles Pasquier, marquis de Franclieu (1680-1746) a été un militaire français qui a longtemps servi dans l'armée espagnole. Il fournit une vision plus beaucoup positive de ces célébrations. Il a eu l'occasion d'admirer à Grenade (vers 1720) la procession de la Fête-Dieu. Il s'agit, à son avis, d'un spectacle visuel d'une grande beauté:

Nous vîmes dans cette ville la plus belle chose possible, qui marque bien la dévotion des Andalous; ce fut le jour de la Fête-Dieu. [...] Plusieurs images de saints sont portées dans des niches magnifiques, le Saint-Sacrement est placé sur une grande pièce d'orfèvrerie, parfaitement travaillée et ornée de pierreries, le tout posé sur un grand chariot, couvert d'un tapis de velours cramoiis, chargé de galons et de franges d'or qui pendent jusqu'à terre. (1896: 182).

En plus, le marquis de Franclieu considère que l'effort économique réalisé par les citoyens de Grenade pour payer les frais de cette procession est une très bonne preuve d'une profonde dévotion qu'on aurait du mal à trouver en France, même parmi les gens d'église:

Cependant ce n'est pas une petite dépense. Voici comment elle se fait: il y a dans la ville ce qu'ils appellent les Vingt-quatre, ce sont les Messieurs de Ville, ils nomment deux d'entre eux pour faire ces dispositions, la ville donne deux mille pistoles d'or, mais comme ce n'est pas assez pour suffire à cette dépense, ils en mettent souvent du leur et ils sont fort glorieux de s'être mis très mal à leur aise pour une si belle et si grande occasion. Nous ne trouverions pas, je crois, beaucoup de gens en France qui en fissent autant; nos plus riches prélats eux-mêmes voudroient-ils rendre à Dieu une partie des grands revenus que leur donnent les biens de l'Église, pour glorifier le Seigneur aussi grandement? (1896: 183).

L'aide aux pauvres et aux nécessiteux apparaît aussi dans le récit de Manier. Dans la partie de cette œuvre consacrée au parcours réalisé en France, on ne parle pas de la mendicité, des aumônes ou des gens tombés dans la misère. Par contre, en ce qui concerne l'Espagne, on pourrait dire que cette pratique est institutionnalisée, voire bureaucratisée par l'Église. À Madrid, Manier et ses camarades pourront demander de l'aumône grâce à l'obtention d'un document qui le leur permet: «nous fûmes chez le vicaire général, qui nous donna au dos une permission pour huit jours dans la ville de *pedir limosna*, le tout écrit en abrégé, en espagnol». (1890: 128) Quand il arrive à Pampelune, Manier apprend que les orphelins y sont recueillis, élevés et formés pour devenir religieux:

Ils ont la méthode dans ce pays, que, quand il y a quelque orphelin, ils ont des endroits pour les élever jusqu'à 6 ou 7 ans, et après les mettent aux études, à des gens payés pour cela. Il n'en coûte rien aux orphelins pour l'éducation, et les couvents des villes sont obligés de nourrir ces enfants-là alternativement. On les met tous aux études. Voilà d'où vient que ce royaume produit tant de pauvres prêtres et abbés. (1890: 141).

L'aumône et le soin des orphelins observés par Manier pourraient être considérés comme des démonstrations concrètes de ce qu'un autre voyageur en Espagne, Étienne de Silhouette (1709-1767) affirme à propos du haut clergé espagnol:

On a ordinairement une idée bien fausse du Clergé d'Espagne. On le regarde comme un Clergé très-riche & très-ignorant. La première de ces deux qualités est aussi vraie que la seconde est fausse. Le haut Clergé d'Espagne, les Evêques & les Chapitres son sçavans, vivent d'une manière régulière, & sont beaucoup plus charitables que dans les autres Pays Catholiques de l'Europe. Cette seule & dernière qualité les rend respectables. (1770, vol. 3: 102).



## 2. LE SENTIMENT PATRIOTIQUE DES ESPAGNOLS

La politique du moment intéresse aussi Manier, qui ne manque pas d'inclure quelques commentaires à ce propos.<sup>15</sup> Par exemple, quand il passe par Bayonne, il indique que Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II (le dernier roi des Habsbourg d'Espagne), reste enfermée et surveillée dans une forteresse:

Ayant traversé le pont, tel que je le dirai, nous sommes parvenus dans le faubourg du côté d'Espangne, où était un fort beau château où demeurait la reine douairière d'Espangne, veuve de Charles 7 [sic], qui est une femme haute de six pieds, où elle est gardée par des troupes de France de la garnison de cette ville. (1890: 44).

Une fois à Madrid, Manier montre aussi de la curiosité pour la famille royale espagnole. Le jour de son arrivée (le 5 décembre 1726), Manier a l'occasion de voir que «sur les deux ou trois heures après midi, le roi a sorti du château et de la ville pour aller à la chasse». (1890: 123) Philippe V et ses enfants aiment beaucoup la chasse. Cela est noté par David-François de Merveilleux, qui a visité l'Espagne à peu près à la même époque que Manier:

La Chasse était le principal amusement des Infans, après qu'ils avoient employé à leurs études les heures destinées à cette occupation sérieuse. Ils alloient ensuite se délasser des fatigues de cet exercice, dans quelqu'une des Maisons Royales voisines de Madrid, qui toutes sont fort agréables. Le Rois Philippe V va aussi très-regulierement à la Chasse. (1738, vol. 2: 69).

Le pèlerin picard fait le portrait des membres du roi et de sa famille.<sup>16</sup> Mais il est curieux de constater ce qu'il dit sur un des fils de Philippe V, le futur roi d'Espagne Charles III: «depuis, ce prince est devenu duc de Parme, puis roi de Naples, sous le nom de Don Carlos». (1890: 124) Charles est devenu duc de Parme en 1731 et roi de Naples et de Sicile en 1734. Alors, on peut bien voir ici que Manier a rédigé son œuvre dans une perspective chronologique considérable, par rapport à l'époque de son voyage.<sup>17</sup>

Manier peut également constater la présence de l'ambassadeur de Charles VI, souverain du Saint-Empire romain germanique: «en chemin faisant,

15 Vid. Manier (1890: XXXV).

16 Vid. Manier (1890: 124, 125 et 132).

17 Le baron de Bonnault d'Houët, premier éditeur du texte de Manier, signale à ce propos: «Enfin, écrivant son journal dix ans plus tard, il [Manier] ajoute que l'infant Don Carlos est devenu successivement duc de Parme et roi de Naples [...]» (1890: XXXV).

avons rencontré l'ambassadeur d'Empire qui n'avait pas encore fait son entrée». (1890: 125) Il est possible qu'il ignore que cet envoyé, le comte Lothar de Königsegg, était venu en Espagne en janvier 1726, après la signature du traité de Vienne le 30 avril 1725.<sup>18</sup> En tout cas, il ne parle pas dans son récit de cette circonstance politique. Par conséquent, il ne fait pas non plus allusion à Johan Wilhelm Ripperdà, Premier Ministre dans la cour de Philippe V, qui a négocié cet accord au nom de l'Espagne. Mais le marquis de Franclieu raconte qu'il a pu le connaître et parler avec lui, au cours d'un voyage de Fraga à Madrid. Ripperdà revenait précisément alors de l'Autriche:

Je partis de Fraga le 5 décembre [1725] pour aller à la Cour, j'y laissai toute ma famille. A ma première couchée, le duc de Ripperda, qui revenoit de Vienne, me joignit, nous fûmes ensemble à Saragosse et il mangeoit toujours avec moi, n'ayant pas de cuisinier. Il disoit cent pauvretés au peuple sur la paix qu'il venoit de faire avec l'Empereur. (1896: 195).

Curieusement, le marquis de Franclieu rapporte aussi que, peu de temps après ses conversations avec Ripperdà, son épouse a dû s'occuper d'accueillir très chaleureusement l'ambassadeur Königsegg à Fraga. Celui-ci était déjà entré en Espagne et se dirigeait vers Madrid:

Elle [l'épouse de Franclieu] me compta en route les folles dépenses qu'elle avoit faites au passage de M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Konigsec, ambassadeur de l'Empereur, qui alloit à Madrid; elle leur avoit donné un grand souper avec des officiers de la garnison. Passe encore pour cela, mais elle avoit nourri tous les équipages, tant personnes que bêtes et il lui en avoit coûté au moins cinquante pistoles d'or, bien mal à propos. La ville leur avoit porté beaucoup de présens de gibier, vin et volaille, et ils avoient tout emporté. (1896: 197).

Manier signale également que «pendant le séjour que nous y avons fait [à Madrid], est mort un grand d'Espangne». (1890: 133) Il ne précise pas l'identité de ce personnage. Mais il est possible que ce grand d'Espagne soit le fils du militaire flamand au service d'Espagne Jean François de Bette, marquis de Ledé (1672-1725) et grand d'Espagne depuis 1720. Les mots suivants de Jaime de Salazar viendraient à l'appui de cette idée:

El Rey Don Felipe V, por su Real Decreto de 12 de septiembere de 1720, otorgó la Grandeza de España de primera clase a Jean François de Bette, III Marqués de Ledé, Capitán General de los Reales Ejércitos, Virrey y Capitán General de Sicilia, del Consejo del Rey Don Luis I, Caballero del Toisón de Oro y Comendador de la Orden de Santiago [...]. El primer titular de la Grandeza

18 Vid. Manier (1890: 125, n. 3) et Voltes (1991).

falleció en Madrid (San Martín) el 11 de enero de 1725, y su Grandeza terminó en su único hijo, fallecido poco después sin sucesión. (2001: 229).

Mais c'est aussi pendant son séjour à Madrid que Manier mentionne l'élément politique le plus important de son texte. Il y a l'occasion d'entendre raconter un événement qui concerne de manière très directe les relations entre les royaumes d'Espagne et de France. En 1725, le duc de Bourbon, premier ministre de Luis XV, décide d'annuler les fiançailles accordées trois ans auparavant entre le jeune roi et Marie Anne Victoire de Bourbon, fille de Philippe V d'Espagne et d'Élisabeth Farnèse. Les raisons en sont l'extrême jeunesse de l'infante espagnole (âgée alors de 7 ans), qui la rend incapable pour le moment de concevoir des enfants, et l'état de santé délicat du roi français. On craint le risque de mort de celui-ci sans laisser de descendance. Par conséquent, l'infante espagnole doit retourner dans son pays. Cela est considéré comme une énorme offense par les rois d'Espagne, spécialement par la reine. À partir de ce moment, celle-ci fera tout son possible pour nuire à la France et se venger ainsi d'un tel refus.<sup>19</sup> Cela peut bien s'apprécier dans le texte de Manier:

Il nous fut raconté dans cette ville, qu'environ quinze jours après le retour de France de l'infante à Madrid, était arrivée l'histoire suivante. Il suffit de dire que l'infante d'Espangne ayant été renvoyée de France en Espangne, comme chacun sait, à cause de sa trop grande jeunesse, intérieurement cela ne fit pas plaisir au roi son père, mais toutefois il est françois. Cela fit un grand déplaisir à la reine et aux grands d'Espangne [...]. La rage si grande de la reine contre la France fit que très souvent, la nuit, l'on trouvoit des François égorgés dans Madrid, en revanche de la prétendue insulte qu'ils [*les Espagnols*] avaient reçue [...] (1890: 133-134).

Il se crée ainsi parmi le peuple espagnol un état d'hostilité plus ou moins généralisé contre la France.<sup>20</sup> D'après le récit de Manier, les Français

19 «La decisión disgustó enormemente a Felipe V, que la consideró un injustificable desaire diplomático. [...] Se hallaba ofendido en su honor de padre y en su honor de rey, y de manera mucho más grave porque la ofensa venía de su propia familia francesa, de su sobrino [Louis XV], y de un país aliado, Francia. Pero el rechazo francés hirió mucho más profundamente a Isabel de Farnesio, que se sintió engañada y defraudada en sus ambiciones maternas, atacada en su honor de reina. En una carta a su madre, la duquesa Dorotea [...], Isabel se mostraba a la vez indignada y desolada por las falsas promesas de Francia, a la que acusaba de engañar a todo el mundo con bellas palabras. [...] El disgusto no se quedaría en simples palabras. Doña Isabel trataría con todas sus fuerzas de castigar a Francia por el desaire» (Pérez Samper, 2003: 201-202). Vid. aussi Kamen (2000: 192-193).

20 «French and Spanish troops were on the march to the common frontier, and the Spaniards at all events were prepared to fight; Spanish pride was deeply wounded, the French king's effigy was dragged in the mud, and the mountaineers harried the French border and hamstringed the cattle» (Armstrong, 1892: 179).

qui habitaient à Madrid devaient être vraiment très prudents et ne pas courir de risques: «de temps à autre s'accroissait de plus en plus la haine secrète contre les François, si bien que vous auriez parlé à un marchand françois, il vous aurait parlé espagnol pour ne pas se donner à connaître». (1890: 134) Cette réaction, même si elle est furieuse et violente, illustre bien l'amour du peuple espagnol pour ses rois. Il faut mentionner à nouveau ici l'auteur de l'*État politique, historique & moral du Royaume d'Espagne l'an MDCCLXV*. Il y indique précisément, à propos de l'attitude des Espagnols envers leurs souverains, que:

leur fidélité envers leurs Rois est la plus grande qu'on connoisse. Aucun depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à Philippe V (qui plus qu'un autre a éprouvé leur attachement), n'avoit eû de Compagnie des Gardes: ce fut un très grand chagrin pour les Castellans de voir former cette augmentation de Troupes pour garder leur souverain. Le Comte d'Aguilar [...] prit la liberté de demander à Philippe V pourquoy on avoit institué des Gardes. Si votre Majesté, luy dit-il, avoit résolu de coucher sur la place du *Sol*, les Castellans sont si attachés à votre auguste personne, que les marchandes ne tiendroient le marché qu'à neuf heures, pour laisser dormir Votre Majesté, et luy servir de gardes pendant son sommeil. (Anonyme, 1914: 476).

Ce profond patriotisme du peuple espagnol a été également observé par Étienne de Silhouette, qui indique, à ce sujet: «On doit rendre justice aux Espagnols, jamais nation n'a eu des sentiments plus tendres et plus vifs pour les intérêts et la dignité de son état. Elle tient les autres nations chrétiennes en perpétuel exercice, et les oblige toutes d'être avec elle ou contre elle». (1770, vol. 3: 117) Cet attachement populaire à la couronne se voit très bien, d'après la *Gazeta de Madrid*, au moment où Marie Anne Victoire de Bourbon rejoint ses parents en Espagne.<sup>21</sup> Le numéro 23 (du 5 juin 1725) de cette publication reproduit l'événement:

El Lunes llegaron los Reyes à Guadalaxara, donde fueron recibidos con grandes aclamaciones, que se repitieron al día siguiente con la llegada de la señora Infanta; y el Miercoles, aviendo salido sus Magestades de aquella Ciudad

21 Il est curieux de constater qu'à son retour de Espagne, l'infante rencontre à Bayonne Marie-Anne de Neubourg, sa grand-tante, dont Manier a parlé peu de temps avant d'entrer en Espagne: «La infanta María Ana Victoria dejó la corte francesa camino de España en la primavera de 1725. Como años atrás había hecho Isabel de Farnesio, la infanta, que había llegado a Bayona el 13 de mayo, se encontró con su tía abuela la reina viuda Mariana de Neoburgo, que la recibió con mucho cariño. 'Es la niña más encantadora y lista del mundo', escribió Mariana a la reina de España. Y no se pudo separar de la infanta sin derramar lágrimas» (Pérez Samper, 2003: 203).

à las dos de la tarde, trayendo en su Carroza al Principe nuestro señor, y à la señora Infanta, entraron en esta Corte à las seis de la tarde por la Calle de Alcalà, con repetidas aclamaciones del innumerable gentio, que desde mas de vna legua fuera de la Puerta estaba con ansia esperando à sus Magestades. (Torrione, éd, 1998: 130).

Il faut rappeler l'existence du lien étroit existant entre la rupture des fiançailles entre l'infante espagnole et Louis XV et le rétablissement des relations diplomatiques entre l'Espagne et l'Autriche, qui explique la présence à Madrid de l'ambassadeur autrichien. Manier n'en parle pas, mais Étienne de Silhouette ne manque pas de le signaler:<sup>22</sup>

le duc de Bourbon [...], ne croyant pas devoir ménager les intérêts de l'Espagne au préjudice de ceux de la France, jugea qu'il devoit choisir une Reine en état de donner un héritier qui soutint le Trône, & renvoya l'Infante Marie-Victoire, accordée avec le Roi Très-Chrétien, parce qu'elle étoit trop jeune. Cette résolution irrita l'Espagne, qui donna ordre à ses Plénipotentiaires de se retirer de Cambrai [le Congrès de Cambrai (1721-1727)]; & le chagrin qu'elle en eut contribua à accélérer le succès des négociations secretes qui se faisoient à Vienne. (1770, vol. 3: 38).

On peut voir dans la première phrase de cette citation une certaine justification de la décision française de rompre la promesse de mariage accordée. On trouve le même ton dans *Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde* (1765-1795). On y explique aussi la raison de la résolution du gouvernement français: «l'intérêt de l'État [français] demandant une femme capable de donner des héritiers à la couronne, le maréchal de Tessé est envoyé à Madrid, pour faire agréer le

22 De toute façon, tout le monde ne pensait pas à l'époque que le rapprochement entre l'Espagne et l'Autriche ait été la conséquence de l'annulation de la promesse de mariage entre Marie Anne Victoire de Bourbon et Louis XV: «El tratado de Viena revolucionó a Europa durante los seis años siguientes. Era especialmente odioso para Gran Bretaña, como lo era Ripperdá. El embajador inglés en Madrid, William Stanhope, no podía comprender 'cómo una persona de tan negativa personalidad podía persuadir a unos enemigos tan inveterados para que solventaran sus diferencias'. Stanhope no aceptaba que la explicación que creía todo el mundo, el resentimiento español contra Francia por romper el proyectado matrimonio entre Luis XV y la infanta española María Ana Victoria, fuera la auténtica razón, porque Ripperdá fue enviado a Viena en noviembre de 1724, mucho antes de que se suspendiera la boda en marzo de 1725. Desde su punto de vista, la responsabilidad incumbía únicamente a la reina: 'la reina decidió por sí sola el ultimo tratado con el emperador; es razonable suponer que prefirió los intereses de su propio hijo [Charles] a los del principe de Asturias [le futur Ferdinand VI d'Espagne, successeur de Philippe V et fils de celui-ci et de sa première épouse, Marie Louise de Savoie]'» (Lynch, 2004: 80).

retour de la princesse». (La Porte, Fontenai et Domairon, 1765-1795, vol. 16: 145) Mais on y insiste beaucoup sur l'irritation de Philippe V et ses représailles contre la France:

La cour de France fait repasser l'Infante en Espagne; & le ressentiment de Philippe [le roi d'Espagne] est tel à cette nouvelle, qu'il renvoie le ministre & les consuls François de ses Etats, fait partir pour Paris mademoiselle de Beaujolois [Philippine Élisabeth d'Orléans] destinée à Don Carlos [le futur Charles III d'Espagne], refuse à la reine, veuve de Louis I [Louise Élisabeth d'Orléans, sœur de Philippine Élisabeth], de lui continuer sa pension, défend à ses ambassadeurs, dans les cours étrangères, d'avoir aucune communication avec les nôtres, signe un traité d'alliance avec l'empereur & la Russie; & ce n'est que par impuissance, qu'il ne se porte pas à de plus grandes extrémités. (1765-1795, vol. 16: 146).

La narration de cet épisode politique finit d'une manière conciliatrice, on y fait probablement allusion à la conclusion de Pactes de Famille entre les deux royaumes (le premier pacte est signé en 1733): «Louis XV écrit deux fois à son oncle pour le calmer. On en vient à des voies de pacification; et la raison dissipant enfin tous les nuages, on reprend de part et d'autre les justes sentiments qu'exigent les liens du sang, et les intérêts réciproques des deux nations». (1765-1795, vol. 16: 146).

## CONCLUSION

Guillaume Manier apparaît dans son récit comme un observateur neutre, et cela se voit clairement en ce qui concerne la religion et le sentiment national des Espagnols. Il se borne à rapporter ce qu'il voit et à reproduire ce qu'on lui raconte. Il ne présente pas de réflexions sur la religiosité ou les rituels pratiqués en Espagne. Il n'approfondit pas non plus sur la politique extérieure de ce pays. Par conséquent, il n'émet pas de jugements sur tous ces aspects, il ne loue ni ne condamne. Même au moment où Manier rit de la manière de prêcher d'un curé castillan, le lecteur n'a pas vraiment l'impression qu'il se moque du prêtre. Il ne fait que raconter l'anecdote et, tout au plus, il en donne une impression personnelle sans aucune malice. De la même façon, le retour de l'infante en Espagne et ses conséquences ne provoque pas chez lui un désir de justifier le gouvernement de son pays. On a pu constater le contraste entre Manier et les récits des autres voyageurs français cités. Ceux-ci qui montrent, en général, des attitudes de critique, de contrariété, de louange, ou même de justification, assez claires. Cependant, cette absence d'attitude critique ou de partis-pris de la part du pèlerin picard a une grande valeur en tant que façon de présenter un

témoignage. Cela se manifeste dans son texte de deux façons. D'un côté, Manier parle de son expérience de voyage en Espagne et montre certains éléments de la réalité de ce pays. Il renseigne le lecteur sur cela objectivement, sans passion. Il lui fait voir ainsi quelques aspects de la façon de sentir, de penser et de se conduire propre aux Espagnols de l'époque. Mais d'un autre côté, il montre aussi indirectement et involontairement, par une espèce d'effet miroir, des choses sur lui-même et sur la France. L'intérêt qu'il manifeste pour les rituels, la messe, la prédication, les processions ou l'aumône en Espagne permet de constater (ou du moins de supposer) que les habitudes en France par rapport à ces aspects n'étaient pas pareilles. Même si le catholicisme était prédominant dans ce territoire. On croit deviner chez Manier une position qui pourrait représenter en quelque sorte le développement de la déchristianisation en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'anecdote politique renvoie inévitablement aux difficiles relations entre la France et l'Espagne, à la politique menée à ce moment par le duc de Bourbon, aux ambitions d'Élisabeth Farnèse en rapport avec ses enfants. En plus l'allusion à l'ambassadeur autrichien rappelle le traité de Vienne, l'ascension et la chute de Ripperdà comme Premier Ministre de Philippe V, la position d'autres puissances européennes par rapport à cette nouvelle alliance. Comme il est évident, Manier ne mentionne aucun de ces sujets. Mais un lecteur connaisseur de l'histoire espagnole de cette époque peut bien les deviner. De cette façon, on pourrait dire que le texte de Manier contient deux voyages: celui qu'il a fait réellement en Espagne avec ses camarades et celui que le lecteur fait aussi, en quelque sorte, en France (et même en Europe). La vision d'un pays permet aussi de connaître un peu l'autre. Quand il montre le territoire où il est étranger, il montre aussi son propre territoire, d'où il est absent. Donc, parler d'autrui implique parler de soi.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANONYME, 1914, «État politique, historique & moral du Royaume d'Espagne l'an MDCCLXV», *Revue Hispanique*, n° 30, pp. 376-514, version en ligne disponible sur <<http://www.archive.org>>.
- ARMSTRONG, Edward, 1892, *Elisabeth Farnese, «the Termagant of Spain»*, Londres, Longmans, Green, and Co, version en ligne disponible sur <<http://www.archive.org>>.
- AULNOY, Marie-Catherine Le Jumel de Barneville, 1691, baronne d', *Relation du voyage d'Espagne*, 3 vol., Paris, C. Barbin, version en ligne disponible sur <<http://www.memoriadigitalvasca.es>>.
- BRIAN, Isabelle et LE GALL, Jean-Marie, 1999, *La vie religieuse en France: XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, [Paris], SEDES.

- CAIRE-JABINET, Marie-Paule, 2000, *Histoire des religions en France (16<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Armand Colin.
- FRANCLIEU, M. de, 1896, *Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745)*, Louis de Germon (éd.), Paris, Honoré Champion; Auch, Léonce Cocharaux, version en ligne disponible sur <<http://gallica.bnf.fr>> (Bibliothèque nationale de France).
- KAMEN, Henry, 2000, *Felipe V. El rey que reinó dos veces*, Madrid, Ediciones Temas de Hoy.
- LA PORTE, Joseph de, FONTENAI, abbé et DOMAIRON, Louis, 1765-1795, *Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde*, 42 vol., Paris, Vincent, Moutard, Cellot, version en ligne disponible sur <<http://gallica.bnf.fr>> (Bibliothèque nationale de France).
- LOUPÈS, Philippe, 1993, *La vie religieuse en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, SEDES.
- LYNCH, John, 2004, *La España del siglo XVIII*, Barcelone, Crítica.
- MANIER, Guillaume, 1890, *Pèlerinage d'un paysan picard à S<sup>t</sup> Jacques de Compostelle au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle*, baron de Bonnault d'Houët (éd.), Montdidier, Abel Radenez.
- [MERVEILLEUX, David-François de], 1738, *Memoires instructifs pour un voyageur dans les divers Etats de l'Europe*, 2 vol., Amsterdam, H. Du Sauzet, version en ligne disponible sur <<http://gallica.bnf.fr>> (Bibliothèque nationale de France).
- PÉREZ SAMPER, M.<sup>a</sup> Ángeles, 2003, *Isabel de Farnesio*, Barcelona, Plaza & Janés.
- SALAZAR, Jaime de, 2001, «La nobleza de los antiguos Países Bajos en la Grandeza de España», in *Liber Amicorum Raphaël de Smedt. 3, Historia*, Jacques Paviot (éd.), Louvain, Peeters, version en ligne disponible sur <<http://books.google.es>>.
- SILHOUETTE, Étienne de, 1770, *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, 4 tomes en 2 vol., Paris, Merlin, version en ligne disponible sur <<http://gallica.bnf.fr>> (Bibliothèque nationale de France).
- TORRIONE, Margarita (éd.), 1998, *Crónica «festiva» de dos reinados en la «Gaceta de Madrid» (1700-1759)*, Toulouse, CRIC; Paris, Ophrys.
- VOLTES, Pedro, 1991, «La llegada del embajador Königsegg y el término de la gestión de Ripperdá», *Boletín de la Real Academia de la Historia*, n° 188, 2, pp. 302-323.